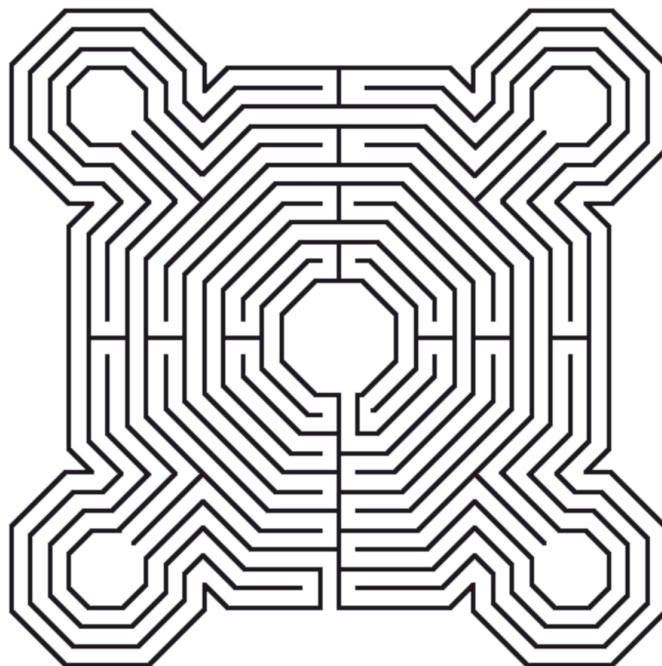


Méthodologie

DOMINIQUE POULAIN



I. Présentation pour incarner la société

Un dédale de haute technicité construit par l'inventeur grec afin d'enfermer en son centre le minotaure, monstre mangeur d'hommes dans *l'enclos* labyrinthique. À moins d'un réseau ? D'une scène ? D'une ruche, d'un essaim naturel ? Ou d'une organisation rationnelle de la vie en communauté (la Cité) qui enferme un mal logé en son centre ? Un espace dont l'intelligibilité s'avère des plus délicate, ou la légitimité discutée, pour ces raisons figuré – remplacé ? – par la carte « plus intéressante que le territoire » selon Jed Martin, curieux personnage du roman de Michel Houellebecq (*La Carte et le territoire*, éd. Flammarion, 2010) fasciné par les cartes Michelin d'une France déshumanisée. Assurément, la société n'existe pas *sui generis*, du moins sa « totalité imaginée » (Anderson) n'a plus tout à fait aujourd'hui le pouvoir de saisir en ses *formes* intangibles ni ne se laisse d'ailleurs complètement saisir par qui veut comprendre ce qui fonde un lien social depuis que les noms de ceux qui font l'expérience de la socialité – ou la refuse – ont changé : parlera-t-on de sujets, de citoyens, de consommateurs, d'administrés

ou encore d'usagers, de personnes, d'agents, d'individus ou d'utilisateurs, voire de *geek*, ces membres d'une communauté virtuelle ? Il faut à l'évidence une qualification, une complémentation au concept : société civile, ouverte, solide, liquide, liquidée, moderne ou postmoderne, société communautariste, sécuritaire... Société de communication, de consommation, des élites, des citoyens, des individus, des seniors, du risque, société du spectacle... Ou société des sans : sans citoyens, sans papiers, sans domicile fixe, sans emploi, sans État. La société est bien un concept qui appartient à un ordre de la pure représentation, un ensemble autour d'un vide. D'un mal incarné par la bestialité du minotaure, taureau fermement neutralisé par une complexe organisation que d'aucuns qualifieront d'Édipienne ? Aussi faut-il s'en éloigner pour le voir, le construire ou le déconstruire, le comprendre, à défaut d'en éradiquer le mal éventuel quand on craint le lâcher du taureau ? À ce titre le concept se nourrit de l'imagination et du programme – contrat social, pactes – de l'utopie et de la *real politik*, de la modélisation sociologique, de la spéculation philosophique, de la reconstitution historique, de la figuration artistique, urbanistique et la rêverie. Projection d'un (mal) imaginaire exposé par le photographe houellebecquien dans le roman cité, poésie de l'espace intérieur que métaphorise la circonvolution labyrinthique, tout à la fois inquiétante et familière : nous vivons dans une société ; nous aspirons à l'intégrer au mieux de nos réussites quand elle se désigne comme une Compagnie, un Groupe, une Entreprise, une École ; y sommes enchâssés par le corps et l'esprit sans jamais nous sentir définitivement la partie nécessaire d'un Tout, particulièrement dans un contexte d'extension du domaine social (tout est devenu « question de société ») et de désindustrialisation à l'heure de la globalisation à grande vitesse des rapports politiques, économiques et culturels qui remettent en cause, en l'absence de fléchage immuable, bornes et identités, héritages et traditions, valeurs communes et intérêts personnels, pour le meilleur ou pour le pire.

Telle est très synthétiquement la problématique générale que pose le concept au programme des préparatoires des CPGE économiques et commerciales pour l'année 2011-2012. Une problématique fondée sur le caractère intangible du concept qui ouvre des perspectives d'exploration des valeurs qu'on a voulu lui conférer et que l'on continue peu ou prou à lui accorder, ainsi que des fonctions mobilisatrices que la réalisation assigne au concept : au centre de l'organisation sociale, un cœur de miel, à moins d'une animalité ravalée contenue par un savant entrelacement d'enceintes fortifiées, déterminantes ?

À la façon de la culture générale, le concept de société s'apparente donc à l'évidence à une citadelle qu'il s'agit d'investir avec méthode. Et d'assiéger dans l'intention de tirer les bénéfices de la confrontation entre le connu et l'inconnu ! C'est la métaphore qu'on choisira ici pour achever la présentation de cette partie méthodologique de l'ouvrage : car tel le château du roman de Franz Kafka, la société est à l'image de la culture générale, une aire de jeu fascinante par ses contours qui s'imposent à l'arpenteur, tantôt rassurante, souvent inquiétante, toujours d'un abord impossible pour qui veut en saisir la totalité. Très proche de l'encyclopédisme optimiste des lumières et très éloignée de la gourmandise insatiable et vaine de Bouvard et Pécuchet dans l'ouvrage de Flaubert, la culture générale, dans le cadre de l'exercice dissertatif, demande toutefois d'avoir le courage de l'égarement et la sagesse du doute. Travaux préparatoires à l'engagement que requiert l'exercice de la dissertation. Et qu'on l'incarne par la citadelle ou l'espace décloisonnée de l'open-space, le thème est propice à rappeler les enjeux méthodologiques de l'exercice. L'expérience montre d'ailleurs que les étudiants savent investir la dissertation avec courage et persévérance. Pourtant, à la lecture des copies,

il apparaît que nombre d'entre eux gagneraient à améliorer leur compétence à mobiliser des techniques simples mais dont la mise en œuvre peut paraître par trop impressionnante pour être surmontée en une seule fois. Question de méthodes ! Les sessions précédentes des concours ne cessent en effet de montrer que si les contenus et les savoirs sont globalement satisfaisants, nombreux et variés, jusqu'à la satiété parfois, autrement dit la saturation des références, la méthode reste à l'évidence à parachever. On sait à peu près illustrer des idées, on sait qu'il faut discuter et orienter une réflexion en vue de démontrer la validité d'une thèse, mais on omet d'inscrire la discussion dans un plus vaste ensemble problématique qui fait l'enjeu – le risque – et l'intérêt de l'exercice pour que soit partageable une culture commune garante d'un solide... lien social.

Cet ouvrage veut répondre à ce principal objectif. Il est à consulter comme on ouvrirait une boîte à outils, également à ruminer tout au long de la préparation. Il n'a pas d'apprentissage sans un éternel retour aux techniques et entraînements partiels ou complets à partir de sujets de dissertation qui permettent de prendre progressivement possession d'une aire de jeu, et dont l'enjeu devient capital pour un professionnel des échanges économiques et commerciaux aujourd'hui ! Consultations et entraînements permettront ainsi d'acquérir et d'améliorer les manières d'interroger les sujets qui sont proposés dans cet ouvrage par le moyen d'une méthode et de propositions de questions de réflexion.

II. Introduction

Assaillir la citadelle...

Si la pratique de la dissertation de culture générale perdure malgré sa difficulté, il faut croire que c'est en raison de sa qualité particulière qui galvanise les meilleurs préparateurs : elle offre l'occasion de **s'affronter à sa propre capacité de penser** à partir d'un sujet imposé par d'autres toujours curieux des innovations et des risques pris et assumés. Risques qui rendent justice à leur effort, particulièrement à l'ouverture intellectuelle dans un sens extrêmement précis qu'il faut préalablement comprendre : les sujets proposés ne demandent pas seulement de **savoir illustrer et discuter en mobilisant des connaissances**, mais surtout **d'oser confronter ses connaissances** à leurs propres limites. Capacité particulièrement en œuvre dans la dissertation pour mener à bien une réflexion de culture générale puisqu'il y faut faire le **choix d'une problématique personnelle**, nourrie de justifications également personnelles afin d'élaborer une réponse inédite. Exercice de **discussion** comme dans n'importe quelle autre discipline dont on s'acquitte parfois comme d'une obligation, exercice surtout qui s'apparente à celui de la **conversation** afin de s'aventurer sur des terres étrangères et aborder le sens commun comme « un autre pays que le sien » pour citer Saint-Évremond, modèle culturel français de l'honnête – et galant – homme qui se plaisait durant son existence à causer avec les plus brillants esprits des cours européennes.

Apprendre à faire une dissertation de culture générale, cela ne consiste pas à battre les cartes d'un jeu de *trivial pursuit* mais à en créer de nouvelles. C'est pour ce faire préalablement comprendre les enjeux polémiques d'une question, autrement dit **démêler les voix qui traversent une proposition libellée dans un sujet afin de mobiliser à bon escient l'information apprise à l'occasion d'un programme, et exprimer avec aisance et suffisamment de netteté et de**

force l'action que l'on envisage de mener pour raisonner de manière personnelle, ainsi exercer son jugement sur un problème qu'on aura pris soin de poser puisqu'il déborde le sens commun. Un effort total donc qui demande rigueur, constance, persévérance et humilité, par voie de conséquence apprentissage de quelques méthodes.

Qu'est-ce à dire ? Explorations préalables des différentes idées, problématiques, conceptions se rapportant à la société et agrégation finalisée : deux mécanismes réflexifs contradictoires qui exigent de la méthode en vue d'une conduite rigoureuse du jugement. Point de miracle en effet : les recherches d'idées initiales doivent être menées par des techniques précises, invariablement les mêmes. La compétence dissertative impose assurément de se donner le temps de **l'exploration méthodique d'un enjeu** pour rassembler ensuite des idées. C'est cela, savoir penser, autrement dit savoir rassembler ses idées, contrairement à l'éparpillement naturel du discours commun que l'absence de méthode produit. Encore faut-il savoir dénouer (lat. *dissertare / dis-serere* « desserrer »), ce qui a été noué dans un libellé de sujet. Ainsi desserrer le nœud qu'offre le sujet offert à discussion pour une initiative inédite, respectueuse et respectable.

Aussi la formation sollicite-t-elle une qualité maîtresse : la capacité à rassembler ses idées, autrement dit une capacité d'adaptation pour raisonner juste avant de trancher – action de juger par excellence – comme l'invite traditionnellement un vaste programme.

Certes, les connaissances restent importantes, la capacité à déployer un effort de travail intense reste également une caractéristique des deux ou trois années de CPGE. Mais s'adapter signifie tout autre chose : c'est savoir mobiliser ses connaissances et sa force de travail au cours d'un effort soutenu durant quelques heures sur un sujet de réflexion inédit. L'exploration des problématiques qui éclairent le thème imposé chaque année sera mise au service d'un sujet afin d'élaborer **un cheminement en vue d'atteindre un but**. Plus qu'un contenu, plus que des réponses, ce sont par conséquent les moyens utilisés qui déterminent la réussite du projet démonstratif du candidat à la réussite. Telle est donc la qualité première du préparatoire qui demande rapidité d'exécution et recevabilité logique du résultat : deux exigences à concilier, en sorte qu'une méthode éprouvée se doit d'être très bien maîtrisée.

Se frayer un chemin au moyen d'un fil d'Ariane...

Dissérer n'est donc pas seulement savoir restituer des connaissances. Ni même savoir seulement construire une discussion. On peut être bon critique, il faut en plus être bon juge. Dissérer consiste plutôt à savoir s'orienter dans la pensée, dit le philosophe Kant. C'est se mettre « à l'abri des offenses [...] de la contrainte civile, [et] faite à la conscience morale. » Et puisque la rapidité est de mise, il s'agit de travailler avec méthode afin de savoir quoi faire au plus vite le jour de l'épreuve en rassemblant d'abord des informations afin d'éviter leur dispersion. Faculté commune d'organisation qui exige un entraînement, l'habitude de surmonter le mécanisme de dispersion préalable à tout jugement. L'exercice dissertatif consiste ensuite, dans le cadre des concours, à mettre promptement de l'ordre dans ses idées en examinant un problème qui met en évidence la complexité d'une affirmation (le sujet) en vue de **s'émanciper du prêt-à-penser**.

Évidemment, cet effort de **problématisation** demande d'avoir **d'abord repéré la complexité de l'objet donné à votre réflexion**. Telle est la qualité maîtresse du préparatoire : il doit

s'efforcer de déloger, de dénouer le nœud – pour filer la métaphore du tissage suggérée par l'étymologie du mot dissertation – imposé par tout énoncé présent dans le libellé d'un sujet.

De quoi est constitué ce nœud qu'est le discours de réflexion argumentée ? De quatre constituants, à savoir :

trois complètement ou partiellement posés :

la **thèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un adhère,
l'**antithèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un n'adhère pas,
l'**argument** : ce qui justifie l'opinion.

Et un constituant le plus souvent non formulé :

Le **présupposé** : ce qui soutient la justification, la relation entre une thèse et son argument. Un pont en quelque sorte qui relie opinion et argument. Dans le vocabulaire de la logique, cela se dit une Loi de passage. Sans ce pont, une opinion ne pourra avoir la force de persuasion d'une thèse !

Dissenter, c'est donc reconnaître et savoir manier ces constituants de tout discours argumentatif. Ainsi donc répondre à une double exigence qui explique la complexité de la démarche. Car un sujet comporte de surcroît **une double question explicite et implicite** sans que cet implicite fasse appel à un quelconque savoir savant ou spécialisé qui serait discriminant mais demande du bon sens et de la sagacité que favorise l'exploration des problématiques du thème. C'est à cette condition que les libellés pourront être exploités de manière problématique et non pas générale. Ainsi éviter la myopie face à un sujet afin de ne pas tomber dans le piège de la formation de l'esprit scientifique, dira-t-on pour paraphraser le philosophe Gaston Bachelard, en considérant que ce qui est enfermé est occulte, à savoir inatteignable. Auquel cas, la substantialisation, avertit le philosophe, « donne lieu à une explication aussi brève que péremptoire. » En revanche, il faut se détacher préalablement de toute croyance, de tout préjugé et manifestation discursive convenue de l'objet d'étude afin de s'attacher progressivement à démontrer le bien-fondé d'une résolution ferme et acceptable face au problème abordé. De la candeur initiale face à un sujet à l'engagement progressif, la dissertation demande donc méthode, endurance et rigueur, humilité dans le travail de **confrontation à l'opinion d'autrui** enfin courage dans l'engagement personnel que le devoir met en place. Raison pour laquelle elle est l'épreuve reine des concours des grandes écoles, lesquelles sont soucieuses d'accueillir des jeunes gens aux potentialités avérées.

La règle maîtresse essentielle est donc de mettre un **sujet sous la pression constante de l'interrogation de ses présupposés**. Une pression du début à la fin de votre réflexion ! Nous verrons par la suite comment exprimer cette pression à laquelle un dissertant soumet le sujet qui lui est confié.

Chaque sujet de dissertation est original : aussi n'aurez-vous jamais à restituer un cours sur la société, son histoire, ses formes, ses effets, ses pathologies – l'association de la société à un corps (social) ne va pas de soi, un corrigé type ou à adhérer à telle ou telle représentation,

mais à mobiliser vos connaissances en vue d'une analyse d'un sujet toujours inédit par sa forme même.

Aussi serez-vous jugé sur une qualité essentielle : la méthode, respectueuse de quelques principes logiques : ne pas se contredire (je dis oui puis je dis non) ; exiger la cohérence qui consiste à définir avec distinction un concept au sein d'un ensemble d'autres concepts ; se défier des pétitions de principe et des raisonnements binaires (d'accord/ pas d'accord/ il faut être sociable / il ne faut pas être sociable / tout est relatif) et de la logique circulaire – qui consiste à justifier une affirmation par elle-même, (« noir c'est noir » / il faut s'intégrer dans la société car c'est être sociable / chacun pense ce qu'il veut, fait ce qu'il veut, dit ce qu'il veut, la preuve puisque je pense ce que je pense, je fais ce que je fais et je dis ce que je dis). Ces qualités logiques sont aussi primordiales que votre connaissance personnelle de références culturelles.

Avec un entraînement régulier, l'exercice vous paraîtra même une gymnastique – rigoureuse – plutôt agréable... aux figures imposées mais aux résultats toujours nouveaux.

La figure imposée ? **Le sujet n'est pas un prétexte pour illustrer ce qu'il dit par des discours mâtinés de références !** Mais il faut faire le contraire : toujours se servir de références pour éclairer un sujet. La distinction est de poids ! Une culture ne sert pas d'illustrations ou de prétexte à accumuler des contenus de savoirs encyclopédiques qui font les mauvais savants, mais à examiner la validité d'un sujet.

Le discutabile, l'indiscutable

Les sujets proposés à l'à-propos des candidats ne sont pas des prétextes à réciter un cours et farcir un développement de références, aussi bons et indiscutables soient-ils, qui permettraient de satisfaire à l'exigence de réflexion. Le correcteur attend qu'un problème soit saisi, exploité, circonscrit. Et il accepte, mieux, il a le devoir d'accepter qu'une thèse plutôt qu'une autre soit défendue dès lors qu'elle est soutenue avec logique. Il saura toujours gré au candidat qu'il sache tourner sa pensée d'une manière personnelle et constructive et éviter la capilotade des discours diffus bombardés de références sans avoir préalablement défini un **cap**.

De sorte que l'apprenti dissertant, c'est l'objectif essentiel de cette méthodologie, doit savoir préalablement coopérer à l'invitation qui lui est faite de faire face à un sujet dont le traitement ne va évidemment pas de soi. **Coopérer** d'abord pour **s'impliquer** ensuite dans une démarche analytique afin de **se prononcer** en dernier lieu sur une solution possible, acceptable, préférable au sein d'un univers polémique qu'il aura d'abord pris soin d'examiner. Car tout sujet offre un **univers polémique** qu'il s'agit donc tout d'abord de saisir afin d'en partager les coordonnées et dégager un cap. Il est clair que peu d'énoncés, même les moins polémiques *a priori*, échappent à la contradiction. Même si un sujet de dissertation ne comporte pas, de prime abord, de problème à résoudre.

Soit par exemple l'énoncé suivant : « La société moderne. » Certes, il s'apparente à une évidence, un titre d'exposé qu'il semble difficile de mettre en débat, propice au traitement descriptif. Phrase lisse, averbale, sans appréciation ni visée, sans portée polémique, dirait-on. Et pourtant sa discutabilité est des plus haute. En effet, la mention du mot-thème n'est-elle pas chargée de connotations, de représentations diverses – telles qu'elles apparaissent dans les diverses métaphores usuellement utilisées pour nommer la société : de quelle société parlons-nous ?

De celle qui soumet à son ordre, d'un artefact ou d'un modèle naturel qui s'impose à chacun et dont la généralité (*la société*) s'impose à tous ? Auquel cas, comment un modèle universel pourrait-il être concilié avec une modernité par essence ouverte au vent – mauvais ? – des changements ?

Le philosophe Jacques Rancière rappelle à ce propos que s'il y a du trouble dans la société moderne, c'est toujours en raison d'un **conflit d'opinions** entre ceux qui pensent « *qu'elle n'est pas assez moderne parce qu'il y a des groupes qui ne sont pas encore vraiment modernes, qui véhiculent les valeurs tribales traditionnelles [et] deuxièmement, il y a du trouble dans la société moderne, parce qu'elle est trop moderne, parce qu'elle a perdu trop vite le sens des solidarités collectives qui caractérisaient les sociétés traditionnelles et que tout le monde y est indifférent à tout le monde.* » (Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*, Seuil, 2005). Modernes contre modernes, vieux contre jeunes, conservateurs contre progressistes, tous finalement pris la main dans le sac : le désaccord – parfois carnavalesque – profite à la confrontation de la société avec elle-même. Pourquoi ne pas y voir alors la promesse d'un « *réensauvagement du monde* » (Michel Maffesoli) qui donne consistance à cette « *totalité imaginée* » et autonomie à la société civile qui réinvente ses rapports à l'ensemble de l'organisation sociale ? On l'aura compris, parler de société aujourd'hui plus encore qu'hier exige de poser un rapport contradictoire, du moins d'aborder une tension, entre un modèle – qui n'a rien d'unitaire – et ses applications, conséquences, limites : entre l'égalité promise des régimes démocratiques et la production intéressée de richesses personnelles il apparaît même que nos démocraties occidentales se soient quelque peu embourbées.

Pour trouver ce sur quoi peut porter un débat, **une technique consiste à transformer l'assertion du libellé en question, ou, s'il s'agit déjà d'une question, de construire un énoncé négatif** : le présupposé porte sur le ou les mots sur lesquels ne repose pas la négation ou l'interrogation. Dans l'exemple précédent, le terme « *moderne* » n'est pas touché par la négation (*la société est/n'est pas moderne*) et la relation classifiante ou évaluative qui unit le substantif « *société* » à son épithète « *moderne* » peut donc être examinée de multiples façons. La règle à retenir est donc de traquer le préjugé et d'oser faire face à la problématique des notions en présence. C'est ce qui permet de distinguer la question posée par le sujet et sur lequel porte un conflit d'opinions d'une réflexion portant sur ce que présuppose une telle question. Mais encore faut-il s'assurer de ne pas tomber dans le vertige du relativisme absolu ou d'un nihilisme désengagé.

Soit cet autre sujet : L'historien et philosophe Marcel Gauchet écrit ceci : « *L'individu contemporain aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, le premier individu à pouvoir se permettre, de par l'évolution même de la société, d'ignorer qu'il est en société. Il ne l'ignore pas, bien évidemment, au sens superficiel où il ne s'en rendrait pas compte. Il l'ignore en ceci qu'il n'est pas organisé au plus profond de son être par la précédence (anglicisme qui signifie "antériorité", "préexistence", "prédominance" ou encore "déterminisme") du social et par l'englobement au sein d'une collectivité.* » (*Essai de psychologie contemporaine*, *Le Débat*, n° 99, 1998).

Le philosophe, le sociologue, le politique ne tarissent pas de mots, depuis une trentaine d'années, pour décrire le désenchantement communément associé au désengagement des hommes dans notre société assiégée (titre d'un ouvrage du sociologue allemand Zygmunt Bauman). Les trois dernières décennies auraient ainsi vu notre société holiste, celle, substantialiste, à laquelle se soumet l'individu, devenir une société d'individus atomisés au grand

dam d'une positivité comtienne et du contempteur habituel de la société de consommation. Faut-il s'en alarmer ? Traquer le préjugé, c'est circonscrire ce qui appartient à l'ordre de la pure représentation. Représentation que forge l'opinion, les discours et les pratiques de manière à construire substantiellement une idée commune – la société – qui tient lieu de valeur commune, bien commun, « bien étranger » (Aristote) et quelconque. Or le paradoxe de la citoyenneté ne consiste-il pas à fonder un lien social sur le délitement d'une socialité propre au sentiment d'appartenance à une société ? Pour un tel sujet, l'interrogation implicite donc une problématique qui peut faire porter l'examen sur la possibilité, voire la nécessité, de vivre dans une société en ayant renoncé – volontairement ? Consciemment ? – à toute adhésion citoyenne qui a pu conduire à prendre les armes contre l'ennemi extérieur selon la fonction de l'État moderne que donne Hobbes dans le *Léviathan*. Et de redéfinir par voie de conséquence ce que pourrait recouvrir d'inédit le concept de citoyenneté. L'« animal politique » (Aristote) aurait fait place à une présence sans représentation, méfiante envers la multiplication des représentations, dont la multiplication affaiblit par essence la démocratie ou dont la représentation serait mise en cause en raison de la différenciation des individus, des croyances et valeurs dans une société aux frontières étendues. Une société propice, bien que mise à l'épreuve de l'insécurité, à de nouvelles formes de participation et de solidarité active, associatives, caritatives, tels les réseaux sociaux, ONG, d'individuations plus fédératrices et régulatrices que soumises à la tutelle de la souveraineté nationale et étatique dont la substantialité (le corps) impose des bornes qui demandent au contraire qu'elles s'étendent. Bref, en être ou ne pas en être peut donc présupposer que l'existence sociale précède l'essence... et l'être social, ce qui ne va évidemment pas de soi.

III. Premiers repérages face à un sujet

Comment se présente un sujet ?

Le libellé sous forme de question fermée : « Qu'est-ce que... », « Est-ce que... ». En ce cas, il s'agira de commenter les définitions données et de les soumettre à la discussion. Exemples : « Qu'est-ce qu'une société moderne ? », « Faut-il imaginer la société ? », Le danger de ces sujets est qu'ils paraissent inviter au catalogue de définitions ou d'arguments, ce qu'il faut absolument éviter au profit d'une problématisation telle qu'on vient d'en donner un exemple choisi.

Le libellé assertif : il présente la notion au programme à laquelle il est fait explicitement référence, exemple : « Antisocial », « La lutte antisociale ». Ou plus souvent associée à une autre notion sous la forme de la qualification ou de la complémentation. Exemples : « Une société idéale », « La société du spectacle », « La société sans citoyen », ou encore l'usage d'un corrélat coordonné à la notion au programme : « Réseaux sociaux », « Lien social et citoyenneté », « Réalité sociale ». Dans tous les cas, ce type de libellé exige d'interroger les significations et jugements de valeurs que l'on décèle dans ces notions ainsi que les relations qui unissent les deux termes du libellé : relations d'inclusion, d'exclusion, de complémentation.

Les sujets-citations : « L'histoire de toute société de nos jours est l'histoire de luttes de classes » (Marx). Dans ce cas, le jugement de valeur apparaît explicitement et devra être discuté notamment en interrogeant la notion de classes qui ne va aujourd'hui pas de soi dans la mesure où elle présuppose une lutte entre dominants et dominés : présupposé facilement discutable.